

Rideau de Bruxelles
Saison 2014-15
Dossiers de presse
« De la beauté » - Pascal Crochet

Interview de Pascal Crochet
Par Cédric Juliens
31 décembre 2014.

Cédric Juliens. – Ton prochain spectacle s'appelle « De la beauté ». Pourquoi ce titre ?

Pascal Crochet. – Tout simplement parce qu'elle est présente dans ma vie, comme dans la vie de chacun....elle se loge dans des temps forts, elle entrouvre le quotidien, apporte une respiration qui vient mettre à mal le catastrophisme ambiant dans lequel on veut quotidiennement nous maintenir au travers des médias et d'une certaine culture de l'horreur, d'un certain défaitisme réactionnaire. Je cite le poète Jaccottet : « *Beauté : perdue comme une graine, livrée aux vents, aux orages, ne faisant nul bruit, souvent perdue, toujours détruite ; mais elle persiste à fleurir, au hasard, ici, là, nourrie par l'ombre, par la terre funèbre, accueillie par la profondeur. Cela est. Cela persiste contre le bruit, la sottise, tenace parmi le sang et la malédiction, dans la vie impossible à assumer, à vivre ; ainsi, l'esprit circule en dépit de tout, et nécessairement dérisoire, non payé, non probant* ». Aussi parce que mes derniers spectacles avait à faire un peu aussi avec cette question, et qu'elle est passionnante et impossible à la fois à traiter sur un plateau.

C. J. – Pour toi, la beauté est-elle du côté du « phénomène », de l'apparence, ou de « l'essence » qui serait cachée derrière les surfaces ?

P. C. – La beauté, c'est avant tout une expérience qui se décline sur le mode de la rencontre et provoque chez celui qui regarde, une émotion. Quelque chose se dévoile, se donne à voir et cette chose nous emmène au-delà d'elle-même, c'est une ouverture, une déchirure dans le quotidien. Mais qu'est-ce qui se joue ? La seule chose sur laquelle nous pouvons nous accorder est le fait que « quelque chose a lieu ». Tu te promènes dans un musée, tu t'arrêtes devant une œuvre et « quelque chose se passe », se révèle. Pourquoi cette œuvre-là plutôt qu'une autre ?

C. J. – Parfois, cela est dû à une éducation, à un rapport culturel à l'œuvre...

P. C. – Ce n'est pas parce qu'on dit d'une chose qu'elle est belle que l'on en fait l'expérience. Face à l'œuvre, on a un rapport culturel et un rapport intime. Au Louvre, des bus entiers de visiteurs se tiennent devant le tableau de Mona Lisa, font-ils l'expérience de la rencontre, on peut en douter, par contre ils posent un acte culturel, nourri de l'éducation, de l'histoire de l'art et des formes. La beauté n'est pas la chose en elle-même (un tableau, un paysage, un corps) c'est le « quelque chose » qui se tient « derrière » qui m'intéresse, l'émotion surgissante de la contemplation.

C. J. – Face à l'appréhension de la beauté, on oscille donc entre l'intime, le sociologique ou l'universel...

P. C. – C'est en partant de l'intime qu'on touche à l'universel. Et l'intime pour moi est bien entendu dans la manière, la façon dont on pratique le théâtre, dans la tonalité du travail, dans la façon singulière que j'ai de décliner le corps de l'acteur, de le vouloir en *poésie* avec les choses et le monde qui l'environne... dans la façon d'agencer et faire dialoguer les différentes composantes du théâtre et enfin dans cette volonté farouche à vouloir faire entendre des langues non théâtrales sur le plateau.

C. J. – Parlons donc des répétitions. Comme tu pratiques une « écriture de plateau », le concret du spectacle, c'est avant tout celui des propositions des comédiens en répétition. Comment abordes-tu ce travail ?

P. C. – J'ai commencé par lire, collecter des images... mais je me suis rapidement retrouvé perdu devant la masse de matériaux philosophique, plastique, poétique, iconographique... tout cela m'éloignait me semble t'il du projet. Cette perte est devenue en quelque sorte le moteur central du travail : 4 personnages sur le plateau sont venus chercher de la beauté à la manière des chercheurs d'or. Le spectacle raconterait leur voyage, totalement malhabile et improbable, les efforts qu'ils font pour entrer en contact avec le sublime. Ce sont de piètres chercheurs, mais humain tellement humain dans cette volonté farouche, dans cette activité absurde et magnifique.

C. J. – Trouver la beauté, ce serait pratiquer un aller-retour entre le cadrage et le lâcher-prise ?

P. C. – Oui, car on ne sait pas où elle se tient. La beauté, c'est l'expérience d'une disponibilité. On ne sait pas où l'émotion va se nicher, même si le contexte le favorise en certains cas – ou certains lieux, comme le musée, la musique, le livre, la nature.

C. J. – Revenons au travail de répétition...

P. C. – Je travaille avec 4 comédiens. Un homme, Thierry Lefèvre, et trois femmes : Anne-Rose Goyet, Elisa Lozano Raya et Boryana Todorova. Il n'y a pas d'auteur qui fait tiers, c'est ce que les acteurs vont écrire sur le plateau qui sera déterminant. Je n'ai pas d'images préconçues que je veux à tout prix reproduire. Comme dans mes précédents spectacles, je démarre avec des thèmes d'improvisations, des situations de plateaux, des indications d'états, des rapports aux choses, au décor... Par exemple, « le désir de s'élever, d'être plus haut », « on cherche », « ensemble attendre », « je suis la beauté », « Vénus/Apolon », « je suis une nature morte »...etc. Il faut partir de matériaux concrets (même si ce que j'appelle concret est parfois bien abstrait), et faire en sorte qu'à l'intérieur de ces propositions l'acteur se sente totalement libre pour laisser advenir sa singularité.

C. J. – La musique, comme source d'inspiration, fait également partie du travail ?

P. C. – Elle est une source d'émotion extraordinaire. Elle fait le lien entre le plateau et le spectateur avec un pouvoir fédérateur et narratif vis-à-vis des matériaux de la scène. Pour ce spectacle, j'ai envie de faire dialoguer des matériaux de la « grande

musique » (Wagner, Strauss, Malher, Bach) qui sont des hautes références de la musique européenne avec des sons et ambiances contemporaines.

C. J. – Comment vas-tu cadrer l'espace ?

P. C. – Avec la scénographe Alicia Jeannin, l'éclairagiste Florence Richard et Roxane Lefèvre qui m'assiste dans le travail, nous avons imaginé un espace poétique, une sorte d'atelier d'artiste improbable, une page blanche qui permette un travail sur l'apparition et la disparition avec des portes et des fenêtres qui ouvrent sur la lumière, le monde fantomatique des apparitions et le « grand extérieur ». Pour la première fois aussi je me confronte à l'utilisation d'images vidéo, avec l'apport d'images de Raymond Delepierre.

C. J. – J'ai l'impression que communiquer à propos de la beauté, c'est se situer à mi-chemin entre une photo qu'on peut prendre avec son téléphone portable (fixer un phénomène qui a attiré mon regard) et le haïku (retranscrire l'indicible sensation au moyen d'un langage renouvelé).

P. C. – Oui, c'est le problème de l'écran aujourd'hui. Où que tu sois, tu vois des gens qui prennent des photos. Mais il n'y a pas eu rencontre, il n'y a eu que prise de photos. L'expérience esthétique est de l'ordre de l'arrêt, il se dévoile possiblement quelque chose lorsque tu ne glisses pas sur la chose. Le problème de l'écran, c'est que justement il y a écran, c'est que les gens ne s'arrêtent pas, sauf pour cadrer, mais la rencontre n'a pas lieu.

C. J. – Le théâtre, c'est un art du cadre et de l'arrêt...

P. C. – C'est surtout le lieu possible de l'apparition. Nous sommes dans un temps plein, où quelque chose de concret et sensible peut physiquement advenir, en direct. C'est pour cette expérience là que certains spectateurs viennent encore au théâtre, cette expérience de l'incarnation... ce qu'est incapable d'offrir tous les supports virtuels de l'image. Ici, le cadre du plateau vient redoubler et amplifier le cadre du tableau qui a servi durant bien longtemps de dispositif pour présenter la beauté.

C. J. – On sait aussi que la beauté, ce n'est pas « la joliesse » : des moments de beauté peuvent naître de situations a priori repoussantes, comme la beauté des pleurs, ou du déchet, par exemple...

P. C. – Le spectacle n'est pas un catalogue exhaustif de toutes les manifestations de la beauté. Il ne sera que la trace de mon regard et du travail de l'équipe. Je n'ai pas la prétention de l'objectivité. Je n'irais pas dans des endroits où je n'ai pas envie de me rendre. C'est en allant vers ce qui me touche le plus que je suis le plus juste avec mon travail. En travaillant sur ce sujet avec des étudiants à ARTS² (Conservatoire de Mons), j'ai pu identifier des images et des dispositifs qui m'émouvaient, comme la sublimation du féminin, certaines images iconique qu'on reconnaît immédiatement. Des images, certes culturelles, mais qui sont là, probantes et inscrites. Elles activent chez nous une émotion – même si c'est parfois de l'ordre du lieu commun. Je ne me sens pas d'une nature iconoclaste. Je ne reconnais que certaines images, d'autres ma parlent peu ou pas du tout.

C. J. – Tu abordes ton thème par le décalage, par la marge....

P. C. – Bien entendu, je ne peux pas aborder le thème d'une manière frontale ! Il faut donc biaiser, entrer par la petite porte... travailler sur la maladresse, l'handicap de l'humain face au sublime. Faire appel à l'humour, au détournement, à l'impossible, au fragile, à la fatigue de chercher le beau. Pour ce faire, il y a l'envie aussi de convoquer la silhouette du clown.

Quand le peintre travaille, il se confronte à du concret : la peinture, la toile, la matière, le geste. Rien de sublime là-dedans. C'est le travail sur la matière qui fait advenir peut-être la « chose ».

C. J. – Quelle place réserves-tu au texte ?

P. C. – J'ai collecté des fragments hétéroclites...un bout de conférence du philosophe Jean-Luc Nancy qui autorisera les personnages à « conférer », à tenir un discours philosophique sur la beauté, de la poésie, avec Philippe Jaccottet (qui est un auteur qui m'accompagne beaucoup dans ce projet), Robert Walser, Virginia Woolf, Hugo von Hofmannsthal, Hölderlin, Rilke. Mais aussi la parole des acteurs à partir d'un travail de plateau.

J'ai envie d'aller vers une ampleur lyrique dans le discours. Les mots ici n'auront rien de narratif ni d'explicatif... ils deviendront peut-être pure matière musicale, présence sonore supplémentaire. Il y a une sorte de démesure à vouloir par les mots dire la beauté du monde, une folie (qui d'ailleurs est présente chez de nombreux écrivains que je viens de citer). Les mots ne sont pas là pour éclaircir quoi que ce soit, ils apportent seulement une dimension supplémentaire.

Quand aux personnages, ce sont des besogneux... il se pourrait bien qu'ils s'endorment sur leur travaux - et c'est à ce moment-là que la beauté surgirait !

Entretien réalisé par Cédric Juliens, Saint-Gilles, le 31 décembre 2014.